

Les planches courbes

L'homme était grand, très grand, qui se tenait sur la rive, près de la barque. La clarté de la lune était derrière lui, posée sur l'eau du fleuve. A un léger bruit l'enfant qui s'approchait, lui tout à fait silencieusement, comprenait que la barque bougeait, contre son appontement ou une pierre. Il tenait serrée dans sa main la petite pièce de cuivre.

« Bonjour, monsieur », dit-il d'une voix claire mais qui tremblait, parce qu'il craignait d'attirer trop fort l'attention de l'homme, du géant, qui était là, immobile. Mais le passeur, absent de soi comme il semblait l'être, l'avait déjà aperçu, sous les roseaux. « Bonjour, mon petit », répondit-il. « Qui es-tu ? »

« Oh, je ne sais pas », dit l'enfant.

« Comment, tu ne sais pas ! Est-ce que tu n'as pas de nom ? »

L'enfant essaya de comprendre ce que pouvait être un nom. « Je ne sais pas », dit-il à nouveau, assez vite.

« Tu ne sais pas ! Mais tu sais bien ce que tu entends quand on te fait signe, quand on t'appelle ? »

« On ne m'appelle pas ».

« On ne t'appelle pas quand il faut rentrer à la maison ? quand tu as joué et que c'est l'heure pour ton repas, pour dormir ? n'as-tu pas un père, une mère ? Où est ta maison, dis-moi ? »

Et l'enfant de se demander maintenant ce que c'est qu'un père, une mère ; ou une maison.

« Un père », dit-il. « Qu'est-ce que c'est ? »

Le passeur s'assit sur une pierre, près de sa barque. Sa voix vint de moins loin dans la nuit. Mais il avait eu d'abord une sorte de petit rire.

« Un père ? Eh bien, celui qui te prend sur ses genoux quand tu pleures, et qui s'assied à côté de toi le soir lorsque tu as peur de t'endormir pour te raconter une histoire. »

L'enfant ne répondit pas.

« Souvent on n'a pas eu de père, c'est vrai », reprit le géant comme après quelque réflexion.

« Mais alors il y a ces jeunes et douces femmes, dit-on, qui allument le feu, qui vous assoient près de lui, qui vous chantent une chanson. Et quand elles s'éloignent, c'est pour faire cuire des

plats, on sent l'odeur de l'huile qui chauffe dans la marmite. »

« Je ne me souviens pas de cela non plus », dit l'enfant de sa légère voix cristalline. Il s'était approché du passeur qui maintenant se taisait, il entendait sa respiration égale, lente. « Je dois passer le fleuve », dit-il, « j'ai de quoi payer le passage. »

Yves Bonnefoy

Remarques

1. Quel est le but de la structure qui consiste à séparer la relative de son antécédent ?

2. Comment dirait-on que « le livre est posé sur la table » ?

- *An ihren Früchten sollt ihr sie erkennen. Kann man denn Trauben lesen von den Dornen oder Feigen von den Disteln?* (Matthäus, 7,16 – Lutherbibel).

- Mise en relief par le pronom *lui*.

3. On peut ne pas connaître le mot qui désigne *l'appointement*. Dans ces conditions, aucun autre recours, pour limiter les dégâts, que la *rive*.

4. Revoir les noms des métaux les plus courants, dans les deux langues, ne peut pas nuire.

5. Rappelons-nous qu'en allemand, soit on fait suivre *Herr, Frau, Fräulein*, du nom de la personne, si on le connaît, soit on se dispense de *Herr, Frau* ou *Fräulein*. Dans un certain contexte (café, restaurant), on peut employer seul le mot *Fräulein* pour appeler une serveuse. *Herr* ou *Frau*, s'ils sont précédés de l'adjectif *gnädig*, peuvent s'employer sans précision de nom.

7. Si l'on ne connaît pas le terme exact pour le *passeur*, il faudra se résoudre à une traduction minimale...

17. Valeur de *de* dans l'expression ***de se demander*** ?

Faire front poétique

Face à l'extrême droite, la gauche française est en quête d'une ferveur unitaire où le temps du geste démocratique pourrait devenir un moment d'enthousiasme créateur. Se mettre poétiquement du côté de la vie, imagine l'écrivain originaire de la Martinique.

Par Patrick Chamoiseau

En cette angoisse où l'extrême droite se rapproche du pouvoir, il est utile que toute conscience ajoute à l'idée du Faire Front populaire celle d'un Faire Front poétique. La gauche française, en quête de ferveur unitaire, invoque un passé glorieux : le Front populaire (1936) et, en filigrane, l'esprit du Conseil national de la Résistance (1943). Ce dernier a su combiner diverses forces politiques pour jeter les bases très humaines d'un État-providence. Le Front populaire a, quant à lui, imaginé d'inouïes audaces sociales : congés payés, réduction du temps de travail, droits syndicaux... Ces moments rappellent aux Français que l'intelligence collective transversale peut sublimer un désastre par des élévations humaines. Cependant, notre monde a changé. Les défis actuels exigent de cultiver sinon la nostalgie, du moins le sel de ces périodes : l'effervescence d'une créativité.

La gauche française semble répondre à la montée de l'extrême droite en s'entourant d'économistes. L'économie demeure pour elle solaire. La domination capitaliste (avec son profit économique maximal) est à l'origine des précarités structurelles, pauvretés et misères, qui nourrissent l'anxiété populaire. Il est urgent d'y répondre par des mesures telles que l'augmentation immédiate du smic, la taxation des superprofits, le retour des services publics, l'annulation de la loi sur la retraite... toutes provendes capables d'oxygéner une justice sociale. Cependant, organiser la lutte de fond contre l'extrême droite autour de cette seule dimension matérielle serait une folie. Le néolibéralisme et l'extrême droite peuvent eux aussi faire preuve de compassion sociale stratégique.

arc-en-ciel d'activités

Le capitalisme protéiforme a réduit l'humain à son pouvoir d'achat. Partis, syndicats, comités, médias libres, instances de médiations ou de service public ont été dégradés. La chaîne d'autorité vertueuse qui animait les vieux tissus sociaux (depuis les institutions jusqu'au cadre familial) s'est vue invalidée sous les priorités du marché. Le travail, autrefois source

d'accomplissement individuel par un arc-en-ciel d'activités, a été réduit à un « emploi » monolithique, besogne maintenant précaire, dépourvue de significances, qui avale sans ouvrage les exaltations de la vie. Dès lors, cet affaiblissement de l'imaginaire (noué aux précarités existentielles) abîme les individuations en individualismes. Il entretient une peur constante de la déchéance sociale. Il cherche des boucs émissaires et nourrit des réflexes du rejet de l'Autre, du repli sur soi, de crispations inamicales dessous les vents du globe, avec des hystéries racistes, sexistes, antisémites ou islamophobe habitant de grands désirs devenus tristes... À cela s'ajoute une raréfaction de la rencontre avec de puissantes stimulations culturelles qui ne relèveraient pas de la simple consommation. Ces involutions néolibérales génèrent un obscurantisme diffus, sans rêves, sans combats sans idéaux. Les prépotences moyenâgeuses, les trumpismes démocratiques et les boursouflures de l'extrême droite y fleurissent. Ce maelstrom hallucinant ne saurait se conjurer sur le long terme par des mesures d'économistes, ni être minoré face aux immanences écologiques.

Edgar Morin a perçu la complexité de ce défi et appelle à une gauche plus exaltante (1). Celle-ci embrasse les dimensions écosociales, mais enveloppe, de manière tout aussi intense, les aspirations culturelles, symboliques, spirituelles. Elle est laïque et déserte l'écueil du rationalisme, du technocratisme ou de l'économisme, pour une humanisation continue de l'Humain. Elle œuvre aux solidarités des « Nous » qui se rejoignent dans du commun, aux reliances mutualistes de la diversité acceptée, à l'écologie intégrale, à la justice sociale sans frontières, et à la quête de sens ontologique... Elle propose une métacivilisation, riche de toutes les civilisations, où la qualité de la vie prime les entassements consuméristes ; où l'épanouissement humain devient le cœur du Politique ; où la Terre s'exalte en « *Patrie fragile et partagée* » d'un tragique sublimé. Le capitalisme ne dispose que de valeurs sommaires. Il n'a rien à opposer à celles tout aussi sommaires de l'extrême droite. Cette gauche nouvelle (post-communautés, post-colonialiste, post-capitaliste, post-hégémonie occidentale) disposerait, elle, d'une éthique complexe, vaste, permettant à chacun de s'accomplir dans l'« en commun » d'un monde ouvert qui ne serait plus à craindre. Elle porterait bien mieux qu'un souffle. Une poétique de la relation.

Effervescence créative

Depuis nos terres antillaises, encore échouées sous des vestiges coloniaux (2), nous entendons cet appel. Une telle gauche ne saurait tolérer que des peuples-nations soient

encore déresponsabilisés dans un sigle « Outre-Mer ». Le passé de nos pays, marqué par le génocide kalinago, les plantations esclavagistes, la réification du vivant, nous offre l'archive glorieuse de nos ancêtres. Tombés de l'Afrique, tombés du monde, ils ont opposé à cette domination existentielle (aussi totale que celle du capitalisme d'aujourd'hui) le couperet sans concession du marronnage, mais ils l'ont soutenu par une effervescence poétique, créative et joyeuse... Dessous la mort symbolique de la négation, ils ont projeté l'enthousiasme du vivre, la danse, la musique, la joie, l'amitié, le manger, le boire, la parole individuelle et collective dans de longues veillées nocturnes et des rondes ingénieuses. Ils ont ainsi donné naissance à Césaire, à Fanon, à Glissant... et largement ouvert la voie aux esthétiques contemporaines.

Les plus créateurs d'entre eux auraient auréolé tous les moments de la démocratie d'une couronne poétique. Ils en auraient fait des lieux politiques vivants, où le *Boléro* de Ravel pourrait côtoyer le *So What* de Miles Davis ; où les glossolalies des slameurs viendraient se nouer aux lectures des poètes ; où les banquets républicains (appelés de nos vœux) rassembleraient toutes les humanités envisageables. Les moments de vote, les lieux de réunions, ne seraient plus des espaces sévères, mais l'occasion d'une fête multiculturelle sacralisante. Le temps du geste démocratique deviendrait (à l'instar de la Fête de la musique), un moment d'enthousiasme créateur. Car il ne s'agit pas d'opposer une contre-économie au tout économique capitaliste, de la colère à l'arrogance fasciste ou de la véhémence apeurée à sa haine. Il s'agit de se mettre poétiquement du côté de la vie, dans un monde de culture et de beauté que les fascistes ne peuvent même pas imaginer.

1) *Ma Gauche*, Edgar Morin, éd. les Pérégrines, 2013.

2) *Voir Faire-Pays. Eloge de la responsabilisation* de Patrick Chamoiseau, éditions le Teneur (K. Editions), 2023.

Libération, 21 juin 2024

Patrick Chamoiseau est un écrivain français né en 1953, théoricien de la créolité, prix Goncourt 1992

Proposition de traduction

Die gebogenen Planken

Groß, sehr groß war der Mann, der am Ufer stand, in der Nähe des Kahns. Hinter ihm war die Mondhelle, sie lag auf dem Wasser des Flusses. An einem leichten Geräusch erkannte das Kind, das sich seinerseits geräuschlos näherte, dass der sich bewegende Kahn gegen die Anlegestelle oder gegen einen Stein schlug. In seiner Hand drückte es die kleine Kupfermünze.

„Guten Tag“, sagte es mit einer hellen Stimme, die jedoch zitterte, weil es fürchtete, die Aufmerksamkeit des Mannes, des Riesen, der unbeweglich dastand, allzu sehr zu erwecken. Doch der Fährmann, so geistesabwesend er auch schien, hatte ihn schon im Schilf entdeckt. „Grüß’ dich, Kleiner“, antwortete er. „Wer bist du?“

„Oh, ich weiß nicht“, sagte das Kind.

„Wieso weißt du das nicht! Hast du denn keinen Namen?“

Das Kind versuchte zu verstehen, was ein Name sein mochte. „Ich weiß nicht“, sagte es wieder ziemlich schnell.

„Du weißt es nicht! Aber du weißt doch, was du hörst, wenn man dir winkt, wenn man dich ruft?“

„Man ruft mich nicht.“

„Ruft man dich nicht, wenn du heimkommen mußt? Wenn du gespielt hast und es ist für dich Zeit zu essen, ins Bett zu gehen? Hast du nicht einen Vater, eine Mutter? Sag mal, wo ist dein Haus?“

Nun fragte sich das Kind, was ein Vater sei, eine Mutter; oder ein Haus.

„Ein Vater“, sagte es. „Was ist denn das?“

Der Fährmann setzte sich auf einen Stein, in der Nähe seines Kahns. Auf einmal kam seine Stimme nicht mehr von so weit her in der Nacht. Es war aber, als hätte er zuerst aufgelacht.

„Ein Vater? Nun der eben, der dich auf den Schoß nimmt, wenn du weinst, und der sich abends zu dir setzt, wenn du Angst hast einzuschlafen, um dir eine Geschichte zu erzählen.“

Das Kind gab keine Antwort¹.

„Oft hat man keinen Vater gehabt, es stimmt²“, fuhr der Riese fort, wie nach einigem Besinnen. „Aber dann gibt es jene jungen und sanften Frauen, heißt es, die das Feuer anzünden, die das Kind daneben hinsetzen, die ihm ein Lied singen. Und wenn sie sich entfernen, dann nur um Gerichte zu kochen, und man riecht den Geruch des Öls, das im Topf heiß wird.“

„Ich erinnere mich auch nicht an solches“, sagte das Kind mit seiner leichten kristallinen³ Stimme. Es hatte sich dem jetzt schweigenden Fährmann genähert, es hörte seinen gleichmäßigen, langsamen Atem. „Ich muss über den Fluss kommen“, sagte es, „Ich habe das Geld für die Fahrt.“

Yves Bonnefoy (traduction Maryse Staiber)

¹ *Das Kind antwortete nicht.*

² *es ist richtig.*

³ *mit seiner leichten, kristallklaren Stimme.*